


P O L A R

Tchinguiz Abdoullaïev



Une cible parfaite

La première enquête de Drongo,
ex-agent du KGB

 *l'aube*

Extrait de la publication

UNE CIBLE PARFAITE

La collection *l'Aube noire poche*
est dirigée par Marion Hennebert

Titre original : Идеальная мишень

© Société d'édition EKSMO, 1999
pour l'édition originale

© Éditions de l'Aube, 2012,
pour la traduction française
et 2013 pour la présente édition
www.editionsdelaub.com

ISBN 978-2-8159-0487-2

Tchinguiz Abdoullaïev

Une cible parfaite
La première enquête
de Drongo, ex-agent du KGB

roman traduit du russe par Robert Giraud

éditions de l'aube

« Car vous ne sortirez pas à la hâte,
vous ne vous en irez pas en fuyards.
À votre tête, en effet, marchera
Yahvé, et votre arrière-garde, ce
sera le Dieu d'Israël! »

Isaïe, 52, 12

« Yahvé, guide-moi dans ta justice
à cause de mes tyrans, redresse
devant moi ton chemin. »

Psaume V, 12

Le commencement. Moscou, 12 avril

Je traîne dans le free-shop en évitant de prêter attention à ces deux types qui traversent mon champ de vision avec une insistance exagérée. C'est même un peu vexant : j'ai l'impression de mériter mieux que ces deux débiles qui me marquent à la culotte tant ils ont peur de me perdre en plein dans la zone protégée de l'aéroport international ! Bientôt, j'en aperçois un troisième. Ou plutôt je le flaire. À voir mes deux débiles jeter des coups d'œil inquiets en tous sens, il n'est pas difficile de comprendre qu'ils sont là simplement pour m'égarer sur une fausse piste. Le troisième, lui, est manifestement d'une classe au-dessus. Calé dans son fauteuil, le dos aux boutiques, il fait semblant de lire un journal. La mise en scène aurait été excellente si le gars n'avait pas forcé sur l'impassibilité. Quand un gosse s'est mis à brailler à deux pas de lui, il n'a même pas bronché, comme s'il n'avait rien entendu. Une fois seulement il s'est légèrement penché, sans manifester pourtant le moindre intérêt, lorsque l'un de mes pots de colle est passé devant lui.

C'est à ce moment précis que j'ai compris que c'était ce gros joufflu d'inconnu qui partirait à Amsterdam par le même vol que moi.

Ce départ « accompagné » – peu importe par qui et par combien de gens – était finalement la solution à la fois la plus douce et la plus pénible. La plus douce parce que, dans l'avion du moins, je n'aurais rien à redouter. Et la plus pénible parce que... Mais ça, c'est une autre histoire. J'aurais été fort surpris que personne ne parte avec moi, ou plutôt... je me serais fait du souci. Et même je l'aurais déploré. Oui, c'est le mot juste, j'aurais déploré. Il serait étonnant que, brusquement, mes suiveurs cessent de me prêter attention.

Les deux types tournent en rond, ne sachant manifestement pas à quoi s'occuper. Je sais depuis mon arrivée à l'aéroport de Chérévétievo que leur mission n'est pas de me supprimer. Si « on » n'avait pas voulu que je parte à l'étranger, il n'aurait pas été difficile de m'intercepter avant mon arrivée au terminal, en tout cas avant le contrôle des passeports. Une fois que la police des frontières avait tamponné mon passeport, le meurtre devenait difficile à escamoter. Des tas de policiers, de douaniers et d'employés de l'aéroport se verraient obligés d'expliquer comment des tueurs armés ont pu pénétrer dans la zone internationale, hermétiquement close, de l'aéroport.

Je suis sûr qu'ils sont armés. Et je ne doute pas le moins du monde que, s'ils l'avaient voulu, ils m'auraient repéré et abattu, même dans le « no man's land » réservé aux seuls passagers en partance pour

l'étranger. Comment sont-ils parvenus à faire passer des armes dans une zone aussi étroitement surveillée? Il est évident qu'ils ont bénéficié de complicités. Ils ont partout des gens à leur solde. Il faut être bien naïf pour croire à l'intégrité des agents de nos douanes et de notre police des frontières. Plus personne dans notre pays ne fait seulement semblant d'être honnête. Chacun ne pense plus qu'à s'en sortir au mieux. Pour quelques centaines de dollars, on peut introduire dans un avion tout ce qu'on veut. Pour mille dollars, les fonctionnaires vous guideront vers l'homme à abattre et, pour peu qu'on augmente encore la somme, ils se chargeront de vous en débarrasser. Oui, voilà où on en est aujourd'hui.

J'imagine avec quelle indignation les chefs des services concernés s'évertueraient à me contredire. Il suffit pourtant de sortir du bâtiment de l'aérogare et de jeter un coup d'œil rapide sur les voitures des douaniers et policiers de l'aéroport qui sont garées là. Si quelqu'un veut bien se donner la peine de me dire combien coûte à peu près une voiture étrangère neuve et si les braves fonctionnaires précités sont capables de se les payer avec leur salaire de misère, je retire ce que j'ai dit. Mais comme cela dépasse les compétences des meilleurs experts-comptables, il faut bien admettre que mes suiveurs ont franchi la frontière sans être contrôlés. Peut-être ont-ils de fausses cartes d'agents des services secrets? Mais beaucoup plus vraisemblablement, leurs cartes sont vraies : il suffit de voir avec quelle assurance, quel culot ils se déplacent.

Ils se complaisent à faire étalage de leur pouvoir. Leur simple vue doit me faire trembler, et c'est peut-être bien là une de leurs missions. Ils font la démonstration de leur puissance. Pour que je comprenne à qui j'ai affaire. Et que je n'hésite pas à prendre des risques. Ils savent que j'ai un bon entraînement. Ils comptent justement sur mon professionnalisme et ma docilité.

Mais je n'ai pas peur. Rien, d'ailleurs, ne peut plus me faire peur désormais. Après tout ce que j'ai vécu, j'ai fait mon choix. Moi, Edgar Veidemanis, ex-lieutenant-colonel du KGB, ex-membre du parti communiste et ex-citoyen soviétique, devenu il y a seulement deux mois citoyen de Russie. Aujourd'hui, je suis un homme d'affaires raté qui s'est débrouillé on ne sait trop comment pour obtenir d'abord la nationalité, puis un passeport et les visas nécessaires, et même pour dénicher le montant du voyage. Je me rappelle, bien sûr, qui m'a procuré tout cela et pour quoi faire ; mes anges gardiens le savent, eux aussi.

Ils connaissent sûrement aussi la suite de mon itinéraire. À en juger d'après le professionnel installé dans son fauteuil et toujours plongé depuis vingt bonnes minutes dans la même page de son journal, ils sont au courant d'à peu près tout. Et ce bonhomme est persuadé que je serai bien sage. Autrement ils ne m'auraient pas laissé quitter Moscou. Ils m'auraient stoppé à la frontière. Mais maintenant que j'ai passé tous les contrôles, il n'est plus possible de revenir en arrière. Et il y a, à mes côtés, me tournant obstinément le dos, ce gars à la face rebondie. Si j'ai tout bien

calculé, je devrai avoir dans l'avion un autre accompagnateur pour moi. Ils seront obligatoirement deux, pour s'épauler au cas où. Certes, ils pourraient aussi être trois. Tout bien considéré, ils ne lésineront pas. Ils enverront avec moi leurs meilleurs éléments, pour qu'ils ne me lâchent pas d'une semelle.

À l'annonce de l'embarquement, mes anges gardiens s'agitent. L'un d'eux court retrouver l'homme au journal, le second se hâte vers la porte de la salle d'embarquement, comme s'il redoutait que je renonce à prendre l'avion. Les passagers se rangent patiemment en une longue file en attendant que les employés les appellent. Je me place dans la file et je sens plus que je ne vois le Joufflu venir se mettre à trois ou quatre places derrière moi. Il est désormais évident que lui au moins partira par le même vol. À sa suite dans la file, une petite dame au visage secoué d'un tic.

Je me demande s'il a une arme. Si oui, comment l'introduira-t-il dans l'avion? Ou bien a-t-il jugé plus prudent de la placer dans un bagage de soute? D'ailleurs, ce n'est pas son problème, c'est le mien. C'est à moi d'être prudent, car mon voyage peut s'interrompre à tout moment. À n'importe quelle seconde. Le Joufflu a peut-être reçu l'ordre de me liquider à un moment précis. Il y a de grandes chances que ce soit un tueur professionnel. Il peut se faire que mon premier jour à Amsterdam soir aussi le dernier. Une fois que j'aurai fait mon boulot, à la casserole! D'ailleurs, à quoi bon me casser la tête? J'ai fait mon choix en toute connaissance de cause, j'ai assumé le

risque. L'essentiel est que les tueurs soient toujours derrière moi. Et moi sous leurs yeux. Comme une cible. Comme la cible parfaite qui n'a pas le droit de disparaître. Ma tâche est d'être toujours exposé à leurs poignards ou à leurs pistolets. D'attirer leur regard. Ou, si vous préférez, d'exciter leur colère. À partir de maintenant, je deviens cette cible parfaite, et mon seul objectif est de demeurer tel pendant tout le voyage. Pendant quelques jours ou quelques semaines, tant que je ne découvrirai pas l'homme. L'homme?... Quel homme? Si vous voulez bien, prenons les choses par le commencement.

Première partie. Dix mois avant le commencement.

Moscou, 27 juin

Le chauffeur était assis dans la voiture de fonction, attendant patiemment l'apparition de son patron. Il était arrivé devant chez celui-ci à huit heures et demie pile. De son domicile au ministère il n'y avait guère plus de 20 minutes, mais le haut fonctionnaire estimait devoir partir à huit heures trente précises pour ne pas être en retard au bureau.

Rachit Akhmétov était vice-ministre de l'Énergie depuis plus d'un an, après avoir occupé au ministère un poste d'expert senior pendant six ans. Compétent, avisé, il avait eu une carrière assez rapide. À 42 ans, quand le ministre lui proposa de devenir son adjoint, Akhmétov était l'un des meilleurs spécialistes de son domaine, doté de plus d'une formidable capacité de travail, confinant parfois à l'acharnement. Il avait un caractère posé, du sang-froid, et passait pour un homme circonspect.

En même temps, Akhmétov était l'heureux possesseur de deux luxueuses voitures étrangères, d'une mai-

son de campagne valant cent années de son salaire et d'un appartement de cinq pièces dans la capitale. Mais à Moscou, il y avait bien longtemps que l'on ne prêtait plus attention à de pareilles babioles. Chacun menait sa vie comme il l'entendait. Il ne serait venu à l'esprit de personne de penser qu'un serviteur de l'État se devait de modérer son train de vie et d'harmoniser dépenses et revenus. Le climat général d'indifférence aux considérations morales qui s'était instauré dans les années 1990 avait gagné les responsables de tous les niveaux.

Akhmétov sortit de chez lui avec sous le bras une grosse serviette sombre, un cadeau qu'on lui avait fait en Slovaquie. Une fois installé dans la voiture, il fit d'un air maussade un signe au chauffeur et lui lança :

— Au ministère !

En route, il parcourut comme à son accoutumée les journaux du matin que lui avait achetés son chauffeur. Akhmétov n'aimait pas perdre de temps, pensant à juste titre qu'au travail, on doit s'occuper uniquement du travail.

Comme ils approchaient de leur destination, il ressentit comme une gêne. C'était peut-être son col qui était trop dur ? Combien de fois n'avait-il pas répété à sa femme qu'elle surveille l'état de ses chemises quand elle les rapportait de la blanchisserie ! Il se tortilla le cou et relâcha un peu le nœud de sa cravate. Quand il sortit du véhicule, il déposa les journaux sur le siège arrière et se contenta d'un bref signe de tête au chauffeur. Tous les employés savaient que le vice-ministre ne supportait aucune familiarité. Sa serviette sous le

bras, il gagna l'ascenseur, atteignit son étage, traversa l'antichambre où l'attendait déjà sa secrétaire. Celle-ci savait que, pendant les premières minutes, il ne fallait pas distraire le patron. Le vice-ministre devait d'abord entrer dans son cabinet, s'installer à son bureau, revoir ses papiers, et c'était seulement dix minutes plus tard qu'il faisait venir sa secrétaire pour voir avec elle son emploi du temps et ses rendez-vous.

Une fois dans son cabinet, Akhmétov posa sa serviette sur une chaise près du portemanteau, gagna son bureau, jeta un coup d'œil au téléphone de liaison gouvernementale, comme s'il avait eu l'idée de passer tout de suite un coup de fil. Il retira son manteau, s'assit dans son fauteuil, regarda sa montre et tira à lui un dossier. Juste à ce moment, la sonnerie retentit. Il regarda d'un air mécontent l'appareil du réseau intérieur. La secrétaire savait bien qu'il était trop tôt pour le déranger. Mais peut-être le ministre venait-il d'arriver, ou y avait-il une autre raison particulière.

— Qu'est-ce qui se passe? interrogea-t-il d'un ton rogue.

— Vous avez des visites, répondit la secrétaire, penaude. Il fronça le sourcil. Comment pouvait-elle laisser des visiteurs se présenter si tôt? C'était une incapable, il allait devoir s'en débarrasser.

— Ils n'ont qu'à patienter, grommela-t-il, mais au même moment la porte du cabinet s'ouvrit toute grande, laissant passer quatre hommes. Avant même de savoir qui ils étaient, il sentit de toute sa peau un trouble analogue à celui que provoquaient en lui les

pires cauchemars. Mais ce n'était pas un rêve.

— Nous sommes des enquêteurs du Parquet, déclara l'un des arrivants; nous avons un mandat d'amener contre vous et un ordre de perquisition de votre bureau. Vous nous remettrez vous-même vos valeurs, ou nous faudra-t-il les chercher?

— Quoi? fit-il machinalement, tout en sentant qu'à la même seconde tout s'écroulait. Toute sa vie d'avant.

— Voici votre mandat d'arrestation. Le chef du groupe posa un papier sur le bureau.

— Quelles valeurs?... bégaya Akhmétov. J'ai... je n'ai pas de valeurs.

Son interlocuteur, un homme d'environ 55 ans, aux tempes blanchies, se dirigea en boitillant vers le coffre-fort. « C'est trop bête, pensa Akhmétov, j'aurais dû en retirer l'argent il y a longtemps. »

La secrétaire et le chef du service du personnel pénétrèrent dans le cabinet.

— Vous servirez de témoins. Vous me donnez les clés? demanda le chef du groupe à Akhmétov.

— Je les ai égarées, se força à dire Akhmétov, toujours vissé à son fauteuil.

Il mentait, tout en sachant pertinemment que cela ne le sauverait pas.

— Elles sont peut-être dans un tiroir? demanda un enquêteur plus jeune.

— Je ne les ai pas, répondit Akhmétov, espérant toujours éviter l'inévitable.

— Vous avez un double des clés? demanda le chef

du groupe à la secrétaire, qui jeta un coup d'œil effrayé vers Akhmétov et secoua la tête.

— Nous les avons perdues il y a quelques jours, dit-elle pour faire écho à son patron. « Elle n'est pas trop gourde », pensa Akhmétov, soulagé. Il avait tort d'être aussi dur et injuste avec elle.

— Ce n'est pas gênant, fit le chef du groupe des enquêteurs. Nous avons des spécialistes. Capitaine Toropov, vous pourrez m'ouvrir ce coffre ?

L'homme qui répondait au nom de Toropov fit un signe affirmatif et sortit son trousseau. Il ne tâtonna pas plus d'une minute et la porte s'ouvrit avec un claquement.

« Et voilà, c'est fini », conclut Akhmétov, accablé.

— Si vous voulez bien examiner le coffre, proposa le chef des enquêteurs.

Au fond du coffre étaient alignées des liasses de billets verts. Akhmétov se rappelait qu'il y avait là exactement 60 000 dollars. « C'est idiot, se dit-il encore une fois. J'aurais pu les enlever d'ici il y a quelques jours. Pourquoi les avoir laissés dans le coffre ? J'oubliais à chaque fois. Je m'étais pourtant fixé la règle de ne jamais laisser d'argent ni dans le coffre ni chez moi. Chez moi... S'ils vont perquisitionner aussi à ma maison de campagne, ils en trouveront bien plus. (Il croyait se rappeler y avoir caché plus de 100 000 dollars.) Pas possible d'être aussi con, merde ! »

Comme s'il avait surpris ses pensées, le représentant du Parquet dit d'une voix étouffée :

— Après la perquisition dans votre cabinet, nous

nous rendrons à votre appartement et dans votre maison de campagne. Vous ne désirez pas nous remettre de votre plein gré les valeurs que nous pourrions y découvrir ?

Akhmétov voulait dire quelque chose, objecter, contester, s'indigner... Mais il demeurait rivé à son siège sans pouvoir articuler un son. Désormais, sa vie était scindée en deux, le matin du jour d'aujourd'hui, 27 juin, marquant la séparation.

« Encore heureux que j'aie eu le temps de planquer une partie de mon argent à l'étranger, songea Akhmétov ; ma femme ne parlera pas, elle n'y a pas intérêt. Surtout qu'une partie de la somme a été virée sur son compte à elle dans une banque allemande. Bon Dieu, quand ils débarqueront chez nous, elle piquera sûrement une crise. »

— Nous allons dresser un procès-verbal, fit l'homme aux cheveux gris en faisant voir une liasse.

Akhmétov se rappela soudain qu'il avait dans sa serviette des documents dont il aurait bien aimé se débarrasser. Mais c'était trop tard. C'était trop tard pour tout. Les documents se retrouveront entre les mains des enquêteurs, et tout sera fini. Anéanti, il ferma les yeux. Quelques preuves de plus ou de moins, quelle différence ? De toute façon, la chute était inévitable. Ah ! et puis qu'ils aillent se faire foutre ! La perquisition a sûrement été décidée avec l'accord d'un des dirigeants du pays. Pour pouvoir procéder à l'interpellation d'un vice-ministre, il faut la sanction du Premier ministre ou de la présidence. Ce qui veut

dire qu'ils ont décidé de le sacrifier. Eh bien, maintenant, qu'ils ne viennent pas se plaindre. Il ne se taira pas. Il racontera tout. Il ne va pas porter le chapeau tout seul, quand même ! Il racontera tout ce qu'il sait. Il n'a plus rien à perdre.

— J'ai une déclaration à faire, dit-il soudain d'une voix cassée en évitant de regarder sa secrétaire, dans les yeux de laquelle on pouvait lire un véritable effroi.